

La quête de Miyamoto Musashi (1584-1645)

par Roland Habersetzer

(1/3)

De nombreux auteurs ont essayé de restituer la personnalité de Miyamoto Musashi, probablement la plus fine lame que l'archipel japonais ait connu, et qui laissa à sa mort le célèbre « Gorin-no-sho », cette véritable bible de la tactique du combat au sabre. Après avoir suivi sa quête une vie durant, en solitaire. Héros historique du Japon, contemporain de d'Artagnan, immortalisé par le grand romancier japonais Eiji Yoshikawa, inspirant quantité de récits et de films, cet homme se forgea une légende de son vivant. Escrimeur hors pair, exceptionnellement doué, dont chaque défi se soldait par la mort de l'imprudent qui le relevait, animé de ce souffle guerrier que seuls ont possédés les Kensei, ces « Saints du sabre », Musashi passa dans l'histoire non seulement comme technicien inégalé, d'ailleurs créateur d'une nouvelle école de combat avec deux sabres, vainqueur dans plus de soixante combats singuliers entre ses treize et ses vingt-neuf ans..., mais aussi comme philosophe, écrivain et artiste pour le dernier tronçon du parcours de sa vie mouvementée.

Il traînait dans son sillage quantité de têtes brûlées, Ronin comme lui ou Samuraï jaloux de tant de liberté et de non-conformisme, trop impatients de gagner leur notoriété en se mesurant à lui, et qui n'y gagnèrent que la mort. Il ne se maria jamais, écartant les femmes de son existence, car il ne voulait se consacrer qu'à son art et à sa recherche. Sa vie ne fut que la quête d'une méthode de combat infaillible, qui ne serait pas liée à des critères fragiles et changeants, comme la chance du moment ou l'infériorité d'un adversaire. Cette recherche allait bien au-delà de ce que pouvait lui apporter la seule voie du sabre. Il s'agissait en réalité de toute une démarche pour arriver à une nouvelle compréhension des êtres et des choses. En ceci, Miyamoto Musashi finit sa vie comme un authentique maître, au sens également interne de la dénomination. Ironie cependant : l'image idéale du Samuraï à laquelle va s'attacher la population japonaise, celle du guerrier à la recherche d'un idéal de vie élevé à travers la voie des arts martiaux, est en réalité celle qui fut laissée par un simple Ronin qui ne se reconnut jamais lui-même de maître, ni pour le fond ni pour la forme... Habile, fort, intelligent, seul... Toute sa vie, sa

ROLAND HABERSETZER, qui fut historien de métier, et qui reste un pratiquant d'arts martiaux refusant tout compromis avec leurs dérivés sportifs, est aujourd'hui Hanshi en Karatedo traditionnel mais aussi Soke de son propre style de Budo, le « Tengu-no-michi », au Centre de Recherche Budo-Institut Tengu qu'il dirige à Strasbourg (<http://www.institut-tengu.eu>). Son œuvre éditoriale, avec nombre de manuels d'arts martiaux publiés depuis 40 ans, est exceptionnelle et largement connue, bien au-delà des frontières françaises. Il avait évoqué dans le tout premier numéro de « Dragon » l'ouvrage qui a immortalisé Miyamoto Musashi, cet incontournable personnage du panthéon des héros du Moyen Âge japonais, le « Gorin-no-Sho » [Écrits sur les cinq routes, ou Traité des cinq anneaux]. Il revient ici sur la vie aventureuse de ce guerrier d'exception, archétype du « Musha-shugyosha » (*), qui avait tout subordonné à sa quête fiévreuse de l'efficacité absolue et dont les réflexions tactiques continuent toujours d'inspirer, notamment, les pratiquants des arts du sabre. Comme on dit : une vie plus passionnante qu'un roman...

rigueur d'esprit, sa façon de voir rapidement au cœur des êtres et des choses (ce qui lui a peut-être permis d'éviter quelque adversaire qui aurait pu réellement l'inquiéter...), son insatisfaction, sa quête incessante, donnèrent à son personnage quelque chose de terriblement inquiétant. Même une fois qu'il avait abandonné ce qu'il appelait « le petit art martial », c'est à dire la seule voie du sabre, pour « le grand art martial », c'est à dire la voie du stratège et, par extension, du politique. Et cela explique peut-être qu'il n'eut jamais vraiment une situation stable, digne de son niveau, auprès d'un grand seigneur, sauf à la fin de son parcours. Mais l'a-t-il réellement souhaité ? Vivre en marge d'une certaine société ne l'a en tous cas pas empêché d'aboutir. Déraciné, solitaire, il puisa sa force de caractère dans la certitude, et peut-être le désespoir enfoui, de n'avoir jamais personne de vraiment proche. C'est encore ainsi qu'il préféra se préparer à la mort, en décidant de vivre ses dernières années en ermite dans une grotte. Miyamoto Musashi reste dans le panthéon des Samuraï célèbres de l'ancien Japon un inquiétant mais attachant personnage, pour avoir vu la mort de si près, tant de fois, et qui mourut tout simplement de vieillesse après une vie de défis, d'aventures et d'engagement, en fait une vie de rêve pour l'homme « authentique » qu'il n'a jamais cessé d'être, à une époque où tant d'excès étaient pourtant interdits par la toute nouvelle « Pax Tokugawa » !

PRÉCOCE

Shinmen Musashi-no-kami, Fujiwara-no-Genshin, naquit en 1584 à Miyamoto, un petit village du centre de Honshu, principale île du Japon, dans la province de Harima (actuelle préfecture de Myogo), appartenant au clan Niimi (Shinmen), celui des descendants des Akamatsu. C'était l'ère Tensho, une période très agitée. Toyotomi Hideyoshi était la nouveau maître du pays depuis l'assassinat, en 1582, du Shogun (*) Oda Nobunaga qui avait déjà entrepris un lent travail d'unification pour mettre fin aux terribles guerres civiles qui déchiraient le Japon depuis plusieurs siècles. Mais la paix civile n'était pas encore rétablie, et c'est dans un environnement de violence, où seul le fort pouvait avoir des chances de survivre, que grandit celui qui porta durant



Son père était un expert réputé dans le maniement du sabre court et du Jitte : il avait même battu l'un des maîtres d'armes du Shogun.

sa rude enfance les prénoms de Bennosuke, Heima ou encore Takezo. Par la suite, celui-ci utilisa indifféremment tout au long de sa vie les noms de famille de Miyamoto (le plus connu), de Takemura, de Hirata, de Shinmen ou de Hirao tandis qu'à son prénom usuel de Musashi furent parfois accolés des suffixes à résonance plus guerrière, tel Masama ou Masanobu.

Si l'on en croit ses historiographes, le jeune Takeo avait manifesté des dons certains dès son plus jeune âge. Il avait de quoi tenir : il était le second fils de Shinmen Muni-nosuke Nobutsuna, homme lige de Mori Taizen Tayu Motonari, seigneur du château Hagui. Son père était un expert réputé dans le maniement du sabre court et du Jite, et il

Le dessin de l'artiste japonais N. Orai sur la couverture de l'édition du « Musashi » de Eiji Yoshikawa (1892-1962) publié en anglais par Kodansha International, Tokyo, 1981. Ce roman de la vie de Miyamoto Musashi a été publié la première fois en français en 1983 aux Editions Balland en deux tomes : « La pierre et le sabre » et « La parfaite lumière ».

avait même battu l'un des propres maîtres d'armes du Shogun lui-même. Ce qui lui valut le surnom de Munisai Shinmen (Niimi), marquant son talent incomparable. Takeo se fit remarquer par un véritable don pour les arts martiaux, et son entourage l'appelait alors volontiers « le petit Tengu » par allusion à ces génies ailés, mi-hommes, mi-oiseaux, au long nez, que l'on disait vivre dans la montagne et que la rumeur créditait d'extraordinaires exploits au sabre. Quantité d'anecdotes circulent sur ce que fut le temps de son enfance, sans doute largement exagérées et concoctées bien plus tard pour les besoins d'un mythe.

Voici celle du chat errant, particulièrement significative de cette « grâce » innée que l'Histoire lui attribue, et dont

➤ Musashi aurait tiré par la suite une efficacité quasi surhumaine.

- *Vois ce chat assoupi sur les dalles du jardin..., lui dit un jour son père. Serais-tu capable de le tuer d'un seul coup de lame sans endommager ton Katana* en éraflant la pierre?*

Piqué au vif, le jeune garçon descendit lentement vers la bête, décidé à relever le défi. Il observa un moment l'animal somnolent sans méfiance au soleil. Soudain, sa main droite fit mouvement vers la poignée de son sabre. Bennosuke explosa dans l'action sur un Kiai* strident, faisant jaillir la lame de son fourreau. Le chat, réveillé en sursaut, essaya de bondir, mais il était trop tard. Déjà la lame était sur lui après avoir décrit une arabesque mortelle dans un bruissement de soie. Le chat s'effondra sur la dalle. Il n'avait eu aucune chance. Mais c'est à partir de là que l'anecdote prend une autre dimension. En effet, lorsque Munisai s'approcha du petit tas de fourrure inerte, il y chercha en vain une goutte de sang. Derrière lui pourtant son fils avait rengainé son sabre et souriait paisiblement. Intrigué, Munisai regarda de plus près; et il découvrit avec stupéfaction que la lame avait tranché un côté de la moustache du chat, à ras du museau, et que l'animal respirait toujours, probablement évanoui de saisissement. Au regard étonné qu'il adressa à son fils, celui-ci répondit calmement en le regardant au fond des yeux :

- *On ne tue pas sans motif. Je n'avais pas envie de tuer ce petit chat. Même un chat errant a sa vie, qu'on ne supprime pas par plaisir. Je lui ai laissé la vie. Trancher au-delà de sa moustache eut été facile, mais ne m'eut rien apporté de plus.*

Munisai grogna une réponse inintelligible, mit la main sur l'épaule de Bennosuke, puis se détourna rapidement pour garder pour lui la lueur qui avait alors dansé dans son regard fier...

HISTOIRE ET LEGENDE

Histoire et légende se mêlent étroitement pour broser le meilleur tableau de celui qui laissa au Japon la trace d'un « Saint du Sabre » (en lui prêtant avec effet rétroactif des qualités de cœur qui ne lui sont venues sur le tard...), c'est à dire un maître d'arme qui avait quelque chose de plus qu'un homme... Il est évident que nombre de ses prouesses lui ont été créditées à posteriori, Bennosuke se faisant en ce temps surtout remarquer par un comportement fougueux, souvent irascible et téméraire, auquel on a voulu trouver un sens par la suite, mais qui n'a vraisemblablement été rien de plus qu'une manière d'expression d'un courage, d'une ambition, d'une volonté de survivre, qui ont été les mêmes pour nombre de jeunes fils de Samuraï de ce temps. Comme il arrive souvent lorsqu'un homme meurt plus grand que d'autres dans le souvenir de ceux qui l'ont connu, on se hâte de lui forger un passé exceptionnel jusque dans sa plus tendre enfance, réduisant du coup la part sans doute prépondérante due aux seuls efforts de cet homme tout au long de sa vie. Dans ce sens la vie de Miyamoto Musashi, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, est un modèle du genre. Laissons donc sans regrets ces histoires d'enfance, forcément exagérées, pour ne conserver que les seuls repères qui puissent être parfaitement

authentifiés. Ceux-ci suffisent d'ailleurs largement à ranger cet homme parmi les figures de prou de son époque. A l'âge de sept ans Bennosuke devient orphelin de son père, tué lors d'un duel. Il est alors recueilli par son oncle maternel, un moine, qui l'emmena dans son monastère. Mais le garçon n'était pas fait pour devenir bonze. Il mit ce séjour forcé à profit pour s'entraîner au sabre. Tout en acquérant une maturité certaine au contact d'un milieu de spiritualité et d'ascèse. Bennosuke était par nature un coq de combat, et il lui fallait se tester. Les occasions ne manquaient pas en cette fin de XVI^e siècle, où le Taiko Toyotomi Hideyoshi lançait pour la seconde fois son armée sur la Corée, certes pour conquérir « le pays du matin calme » mais surtout pour tenter de canaliser l'agressivité de ses Samuraï vers un ennemi commun, et hors du Japon. A l'âge de soixante ans Miyamoto Musashi, qui ne comptait plus ses victoires en combats singuliers, disait se souvenir encore de celui qui fut sa première victime, alors que lui-même avait tout juste treize ans.

LE PREMIER DÉFI

Deux ans avant sa mort, Musashi écrit en effet : « *J'ai pratiqué les arts martiaux depuis ma plus tendre enfance. J'ai livré mon premier combat à l'âge de treize ans et défis mon adversaire Kihei...* ».

C'était en 1596. Bennosuke avait avisé par hasard un billet placardé au carrefour le plus passant de la ville, porteur du défi qu'un dénommé Arima Yoshibe (Kihei), du Shinto-



« J'ai pratiqué les arts martiaux depuis ma plus tendre enfance. J'ai livré mon premier combat à l'âge de treize ans et défis mon adversaire Kihei. »

Miyamoto Musashi.

ryu, lançait à quiconque oserait le relever. Le procédé était coutumier de la part des bretteurs connus sur la place. C'était pour eux une manière de se tester, d'enrichir leur expérience, de réaffirmer leur supériorité qui aurait pu être remise en cause par un trop long effacement de la scène... Mais c'était aussi un risque certain, car nul ne pouvait se dire à l'abri d'une surprise. Mais la notoriété était à ce prix. La démarche ne manquait donc ni courage ni de panache. A l'inverse, pour l'inconnu de passage, capable de relever le défi et de sortir victorieux d'une telle rencontre, c'était la renommée assurée, dans l'instant. Donc un enjeu de taille, avec un risque en proportion. Bennosuke contresigna le défi sans hésiter, car l'occasion était belle pour sortir d'un anonymat qui lui pesait, puis il s'en retourna paisiblement. Chacun des adversaires ignorait tout de l'autre, mais la provocation ayant été faite selon les règles, la rencontre allait avoir lieu. Inconscience de jeunesse? Bennosuke ne pouvait savoir que l'homme qu'il avait provoqué appartenait à la célèbre famille de Tokisade, et était lui-même attaché en tant que maître d'escrime à la maison de Tokugawa Ieyasu. Le jour venu, et malgré les pressions de son entourage, Bennosuke refusa de faire des excuses publiques, ce qui aurait mis fin à l'affaire. Ceux qui y avaient pensé connaissaient mal le jeune garçon! On se rendit donc au champ désigné pour l'affrontement. Tête haute, regard dur, Bennosuke ne laissa à Kihei pas même le temps de le jauger: il se rua aussitôt sur lui en brandissant son Bokken de chêne. Son adversaire, surpris, fit un pas de côté et dégaina dans le mouvement. La partie s'annonçait dure à jouer... Mais, sens déjà aigu de la stratégie ou simple bravade, Bennosuke ne perdit rien de sa détermination et reprit aussitôt l'avantage en... jetant au loin son arme de bois! D'abord interdit devant cette manœuvre incompréhensible, Kihei attendit. Mais il s'agissait bien là d'une provocation pour un combat au corps à corps, devant laquelle Kihei ne pouvait se dérober: quoique déjà fortement charpenté pour son âge, son adversaire était plus jeune que lui, mais puisqu'il s'était désarmé il ne pouvait plus le pourfendre sans perdre la face... Il ne pouvait donc plus que jeter son sabre... et donner du coup dans le piège tendu... Doué d'une force décuplée par la rage de vaincre, Bennosuke se rua sur lui, l'empoigna à bras le corps et l'envoya rouler au loin, l'assommant à moitié. Lorsque Kihei chercha enfin à se relever, Bennosuke ramassa son Bokken pour lui asséner un violent coup sur le crâne devant l'assistance suffoquée: Kihei cracha du sang et mourut. Le futur Musashi venait d'illustrer le principe selon lequel la défaite pouvait venir de la sous-estimation d'un adversaire décidé, mais aussi un autre qui veut que, dans un combat pour la vie, tout était permis pour

gagner et survivre. La morale ne trouve pas son compte dans cette histoire véridique (et qui se trouve loin de celle du chat errant!), d'autant plus que certaines versions de la scène rapportèrent que le vainqueur s'acharna ensuite sur le cadavre, lui brisant le crâne et éparpillant la cervelle dans la poussière... Musashi venait cependant de faire une entrée brutale et très remarquée dans un monde qu'il guignait depuis longtemps. C'était le début d'un engrenage qui pouvait rapidement devenir mortel, car en se faisant une place dans une société de guerriers, où la vie et la mort se jouaient chaque jour sur un fil étroit, il était devenu lui aussi un homme à abattre. Mais Musashi s'y rua sans même l'ombre de la peur, car c'était exactement ce qui convenait à sa nature profonde. Le reste serait son Karma...

LA QUÊTE DU GUERRIER

On retrouve sa trace trois ans plus tard à l'occasion d'un autre duel d'importance, celui qui lui permit de vaincre Akiyama, un guerrier renommé de Tajima, qu'il tua... On pouvait désormais suivre à la trace celui qui se faisait maintenant appeler Miyamoto Musashi, et qui avait entrepris à travers le pays une longue pérégrination de guerrier sans maître (Ronin), à la recherche de la perfection de son art, subordonnant toute sa vie à cette quête de guerrier solitaire (Musha-shugyosha) qui le brûlait de l'intérieur, à travers les rencontres que lui proposaient les hasards de la vie. C'est ainsi qu'on le retrouve, à l'âge de dix-sept ans, engagé sous la bannière de Toyotomi Hideyori, fils du Taiko décédé deux ans plus tôt, qui tentait d'imposer sa légitimité pour garder le pouvoir. En face, le clan de l'ambitieux Tokugawa Ieyasu, ancien allié du Taiko mais qui rêvait maintenant d'unifier le Japon à son propre compte. Le choc eut lieu lors de la célèbre bataille de Sekigahara, le 21 octobre 1600. Gigantesque affrontement entre plus de deux cents mille guerriers, tel que le pays n'en avait jamais vu, en une terrible mêlée boueuse dans une vallée détrempée par pluie et brouillard, où tout se joua finalement sur la trahison des Kobayakawa, qui changèrent de camp au plus fort des combats. Tokugawa Ieyasu récupérerait ainsi définitivement l'héritage laissé par Toyotomi Hideyoshi. Nombreux furent les preux célèbres qui moururent ce jour là, et l'Histoire n'a que faire de ce que fut alors la mauvaise fortune d'un Musashi, qui s'était également retrouvé ce soir là parmi les perdants. En effet, laissé pour mort, gravement blessé mais vivant, celui-ci resta plusieurs jours au milieu des cadavres empilés sur le champ de bataille, et il ne dut qu'à sa constitution vigoureuse de récupérer. L'aventure pouvait continuer...

(*) Musha-shugyosha: se disait de celui qui pratiquait une forme particulière d'apprentissage des arts guerriers, notamment du meilleur usage du sabre, très en vogue dans la période Tokugawa (1603-1868), et qui consistait pour un guerrier à aller de maître en maître, d'école en école (Ryu) pour apprendre, confronter et affiner sa technique aux sources les plus multiples. C'était l'« errance du Samurôi », la « quête du guerrier » (pour tous développements historiques, techniques ou biographiques, on se reportera à l'ouvrage de Gabrielle et Roland Habersetzer, « L'Encyclopédie des arts martiaux », Editions Amphora, 2004).

(à suivre)

La quête de Miyamoto Musashi (1584-1645)

COMBATS CONTRE LE CLAN YOSHIOKA

À partir de 1604 on trouve Musashi à Kyoto, la ville de l'Empereur (*). Il a vingt et un ans et il est au meilleur de sa forme. Sa technique du sabre s'était lentement forgée, à coups de défis qui furent à chaque fois des victoires. Mais, toujours insatisfait, il cherchait encore et toujours l'efficacité absolue. Déjà sa notoriété le précédait. Pas étonnant donc de voir accepté le défi qu'il lança à Yoshioka Seijuro, maître de l'un des plus importants Dojo de la ville, et dont le père, Yoshioka Shozemon, maître d'armes du Shogun, avait déjà en son temps affronté son propre père. Ce duel célèbre fut le début d'une longue vendetta, dont Musashi sortit vainqueur et encore grandi. En fait, celui-ci ne s'était pas engagé à la légère. Il connaissait déjà bien son adversaire pour en avoir minutieusement étudié la technique à la dérobee, en épiant par une fenêtre du Dojo... Mais connaître ses techniques favorites, ses manières de se déplacer et de rompre, ne lui suffisait pas. Bien connaître l'adversaire, autant que soi-même, était la clé de la victoire. Musashi s'était donc également enquis sur le tempérament, le caractère de l'homme qu'il avait provoqué. Lentement, sa stratégie prenait forme.

Le jour fut convenu. Ce serait à dix heures du matin, sur un terrain proche du temple Rendaï-ji, dans la banlieue nord de la cité. Dès l'aube, impatient, Yoshioka Seijuro était arrivé sur les lieux, entouré de disciples. Mais lorsque sonnèrent dix heures, Musashi n'était toujours pas là. Il mit deux heures à venir... Il avait en fait décidé que ce considérable retard serait l'élément central de sa stratégie. Lorsqu'il arriva donc enfin au lieu du rendez-vous, s'avançant sans hâte, Seijuro était hors de lui. Lorsqu'il vit le sourire plein de morgue de Musashi, il brandit son Katana en garde au-dessus de la tête en l'invectivant :

- Sa ! Viens donc... paysan inculte !

Sans se départir de son calme, Musashi continuait d'avancer simplement vers lui en tenant très doucement son Boken de la main droite. Surpris, décontenancé par cet apparent manque de concentration, Yoshioka chercha à se placer pour lancer son attaque. Ce qui n'était pas facile sur ce sol inégal et si différent du plancher lisse de son Dojo. Musashi s'avança encore, venant très près, jusqu'à ce qu'il appellera par la suite, lorsqu'il codifiera sa technique par écrit, le

ROLAND HABERSETZER, connu pour une œuvre éditoriale exceptionnelle et largement connue, dans le monde, reste depuis le premier jour un pratiquant d'arts martiaux refusant tout compromis avec leurs dérivés sportifs. Il est aujourd'hui Hanshi en Karatedo traditionnel et Soke de son propre style de Budo, le « Tengu-no-michi », au Centre de Recherche Budo-Institut Tengu qu'il dirige à Strasbourg (<http://www.tengu.fr/>). Il poursuit ici l'évocation de cet incontournable personnage du panthéon des héros du Moyen Âge japonais que fut Miyamoto Musashi, ce guerrier d'exception, archétype du Ronin libre d'attaches pour mieux rechercher l'efficacité absolue, qui vécut une vie plus passionnante qu'un roman...

point de « comparaison de la taille » : une distance telle qu'en se tenant très droit face à l'adversaire on se sente plus grand que lui, donc avec l'impression de le dominer par sa volonté et sa technique... Musashi pouvait maintenant clairement lire dans les yeux de Seijuro la surprise, l'hésitation, la déconcentration, autre chose encore peut-être, qui lui montrait déjà le chemin de la victoire. Rassemblant soudain ses forces, Seijuro attaqua quand même. Trop tard ! Vif comme l'éclair, Musashi feinta à l'abdomen, cassant net le mouvement d'attaque de Seijuro, qui choisit de rompre. Le temps pour lui de s'apercevoir de la feinte, il lui fut impossible d'intervertir le cours des choses : le sabre de bois de son challenger s'abattit sur sa tête, la manquant de peu, mais lui brisant l'épaule gauche. Seijuro s'écroula sous la violence du choc, un voile rouge devant les yeux, et sombra dans l'inconscience. Musashi se pencha sur le corps inanimé, l'examina, se redressa :

- Il n'est pas mort. Soignez le...

Et il s'en alla comme il était venu, nonchalamment. Les disciples de Yoshioka Seijuro retrouvèrent vite leurs esprits et se précipitèrent. On plaça le blessé sur une civière de fortune et on l'emporta. Seijuro finit par retrouver sa santé, mais jamais son honneur. Humilié, il abandonna sa fonction de maître d'armes, se rasa le crâne et devint prêtre bouddhiste. Mais, pour la famille Yoshioka, la haine était plantée et tout n'avait pas été dit !

Seijuro abandonna sa fonction de maître d'armes.

Mais pour la famille Yoshioka, la haine était plantée et tout n'avait pas été dit.



Miyamoto
Musashi

par Roland Habersetzer

(2/3)

LA RENOMMÉE OU LA MORT

De fait, depuis la défaite imprévisible de Seijuro, la consternation régnait au sein du clan Yoshioka. Honte et colère aussi, qui ne pourraient s'effacer qu'avec la mort de ce Musashi. Denshichiro, le jeune frère de Seijuro, également expert au sabre, fit donc rapidement savoir par annonce publique qu'il ne laisserait pas cet affront impuni et qu'il enjoignait à Musashi d'accepter la revanche. Une fois encore, ce ne fut pas long... Denshichiro, qui avait une stature imposante, l'attendait avec un sabre de plus de cinq pieds de long. Mais il n'en perdit pas moins la vie: Musashi put se saisir de son arme en cassant rapidement la distance, et lui fendit le crâne. Le deuxième Yoshioka mourut sur le champ... Cette fois, c'en était trop. La haine du clan Yoshioka était incommensurable. Il fut convenu d'une dernière rencontre, décisive, au lieu-dit Ichijoji, où Musashi s'assurerait définitivement la renommée ou trouverait la mort. Pour ce dernier, nul doute que ce serait la renommée, définitive, éclatante... Musashi savait que le clan qui avait juré sa perte allait jeter ses dernières forces dans la bataille. Il y aurait Matashichiro, le propre fils de Denshichiro, encore un enfant, accompagné de plusieurs dizaines d'hommes puissamment armés. Ce ne serait pas un duel comme les autres mais, malgré des propositions amies, Musashi choisit d'affronter seul ce combat qui s'annonçait bien inégal. Cependant, parfaitement conscient de ce qui se présentait comme un dangereux traquenard, il décida d'étudier cette fois à temps la configuration des lieux. Ichijoji était un village de la banlieue de Kyoto, au pied d'une montagne. On y accédait par un seul chemin qui bifurquait au pied d'un vieux et immense pin à la ramure épaisse. Musashi en déduisit que la troupe ennemie l'attendrait là, à couvert, aux premières lueurs de l'aube, heure à laquelle avait été convenue la rencontre. Il eut alors un trait de génie: inverser ce qui passait déjà pour une habitude créerait un effet de surprise dont il pourrait facilement tirer profit. C'était décidé: contrairement aux deux rencontres précédentes, il viendrait cette fois bien en avance...! Le jour dit, au premier chant du coq, Musashi marchait déjà vers Ichijoji sans que personne n'ait pu s'apercevoir de son départ, et en prenant soin d'emprunter un large itinéraire faisant le détour par la montagne. Ce fut ➔

*C'est cet épisode qui lui inspira ces lignes :
« Il faut vénérer les Dieux et les Bouddha,
mais ne jamais s'en remettre à eux ».*

► au cours de cette progression vers ce qu'il savait être son destin qu'il eut un moment de faiblesse. Il décrira par la suite les pensées qui l'assaillirent lorsqu'il s'arrêta un moment devant un petit temple Shinto du bord de la route: ne fallait-il pas prier ici les Dieux pour sa victoire? Mais, parvenu au pied de l'autel du temple Hachidai, un sanctuaire dédié au Dieu de la guerre Hachiman, à l'instant où il s'apprêtait à tirer le cordon sacré de la cloche pour commencer sa prière, il se reprit soudain, honteux. Le front soudain couvert de la sueur de la honte qui venait de le submerger, Musashi s'éloigna rapidement. C'est cet épisode qui lui inspira ces lignes: « *Il faut vénérer les Dieux et les Bouddha, mais ne jamais s'en remettre à eux* ». La nuit blanchissait lorsqu'il arriva au pin centenaire, derrière lequel il se dissimula soigneusement. Maintenant le sort en était jeté.

L'EFFET DE SURPRISE

Il ne s'était pas trompé. Il n'eut que le temps de s'installer que la troupe des Yoshioka prenait possession de l'endroit, se portant sur un large périmètre autour du pin, et jusque sur les sentes avoisinantes. Le piège était mis en place sous le regard détaché de Musashi. Cela le concernait-il vraiment? Il écoutait parler de lui comme s'il se fut agi de quelqu'un d'autre...

- Nous avons bien le temps, il ne viendra pas avant que le soleil ne soit déjà haut...

Musashi sourit, parfaitement calme et confiant, sûr de cette nouvelle victoire lorsqu'il aurait pris la vie du jeune Matasichiro, qui venait de s'asseoir sans méfiance à quelques pieds seulement de sa cachette. Il se décida. Mieux valait en finir vite.

- Je suis Miyamoto Musashi! Il y a longtemps que je vous attends!

Et il bondit en avant. Ses paroles n'eurent guère le temps d'atteindre le cerveau du dernier chef du clan Yoshioka; la tête de celui-ci vola dans une gerbe de sang. Puis, profitant de l'effet de surprise, Musashi se déplaça rapidement d'un groupe à l'autre, profitant des premiers jeux d'ombre et de lumière qu'avait déclenché le soleil maintenant levé, décimant les rangs avec précision et méthode, dans une confusion totale. Bien des sabres étaient encore dans leurs fourreaux lorsque Musashi, estimant que c'en était assez, disparaissait dans l'épaisse forêt, une manche de son Kimono percé d'une flèche. Il laissa derrière lui une douzaine de cadavres, la mort du clan Yoshioka et une réputation qui se répandit à travers le pays aussi sûrement que les rayons de ce soleil qui aurait aussi bien pu se lever ce matin là sur la fin de ses ambitions.

Remontant la route du Tokaido vers le nord, car il n'avait plus rien à faire à Kyoto, Miyamoto Musashi eut désormais à faire face à des défis d'autant plus nombreux que sa réputation le précédait largement. Mais il ne fut jamais réellement mis en danger. Des dizaines de Samuraï et de maîtres d'armes connus le rencontrèrent et trouvèrent la mort. Parmi les duels les plus célèbres, ceux qui l'opposèrent à Oku Zoin, moine-guerrier du temple Hozoin, un élève de Inei, dans la région de Nara, ainsi que le combat contre Baiken Shishido, spécialiste du Kusarigama(*), dans la province de Iga, qu'il vainquit également malgré l'allonge de son arme redoutable: il lui lança son Wakizashi, qui le frappa en pleine poitrine et l'étendit raide mort. En 1608 Musashi arriva à Edo, ville bruyante de toutes les intrigues et où tant de guerriers, Ronin ou non, cherchaient à se faire remarquer par l'un ou l'autre Daimyo en visite auprès du pouvoir shogunal. Il y ouvrit un petit Dojo, qui devint très fréquenté. C'est là, rapporte le Niten-ki, qu'il accepta le défi de Muso Gonnosuke, expert du bâton (Bo-jutsu), qui se disait « le plus grand artiste martial du royaume, fondateur du style Hinomoto-ryu ». Une autre source avance que cet affrontement eut lieu à Akashi, dans la province de Harima. La rencontre est diversement rapportée

*L'heure de vérité,
sur l'île de Mukaijima.*



par l'Histoire. Une des versions, tout à l'avantage de Musashi, rapporte que Muso fut humilié dans ce défi et qu'il se retira dans une grotte du Mont Honman pour y méditer et expérimenter une meilleure technique de combat. Et qu'il finit par y définir le Jodo, la « voie du bâton », un bâton plus long d'une dizaine de centimètres que le sabre du Samuraï mais plus court que le bâton classique, et qu'il nomma son école Shindo Muso-ryu. Et qu'avec cette arme, Musashi lui concéda un match nul lors d'une seconde rencontre... Une nouvelle voie martiale serait donc née d'une défaite... Aucune lame, aucun Boken, aucune lance, aucune arme n'eut raison de la technique de Musashi vivant. Aucune trahison non plus, telle celle d'Araki Hampeita qui, après avoir été vaincu en combat singulier mais avait pu garder la vie sauve, avait essayé d'enfermer son rival alors que, sans méfiance aucune, celui-ci prenait un bain de vapeur, dans l'espoir de le faire « bouillir dans le bain de pierre »... C'est encore dans la ville d'Edo que Musashi défait en 1610 deux combattants célèbres, Osedo Hayashi, du Yagyu-ryu, et Tsujikaze Tenma, une puissance de la nature doublée d'un redoutable expert au sabre.

Décidément invincible, à l'âge de vingt neuf ans, Musashi finit par se lasser de tous ces cadavres laissés derrière lui. En 1612, il quitte Edo. Sans qu'il ait pu, lui le Ronin, songer à approcher les meilleurs escrimeurs de la cité, tel l'illustre Yagyu Munenori, maître d'armes des Shogun Tokugawa. Un combat, s'il avait pu avoir lieu, qui aurait qu'elle qu'en ait été l'issue changé l'histoire du Ken-jutsu... Musashi repartit vers le sud, à la rencontre de Sasaki Kojiro, un sabreur célèbre et invaincu, surnommé « le démon des provinces de l'ouest ». C'était le 13 avril 1612, et ce fut son dernier combat singulier. Ce fut aussi le plus célèbre de la bonne



Sasaki Kojiro

soixantaine de duels jusque là reconnus à Musashi, qui le fit définitivement passer dans l'histoire des plus grands experts du sabre, avec le cortège de légendes qui alla avec.

LE DERNIER DUEL DE MUSASHI

Ce fut le choc de deux combattants exceptionnels. Car Sasaki Kojiro (Ganryu), du clan Mori, qui n'avait alors que dix-huit ans, était lui-même déjà un bretteur d'un niveau tout à fait remarquable, et il n'avait plus aucun rival dans sa province natale de Echizen. Il était en train de faire, lui aussi, une grande randonnée à travers le pays, portant la mort à coups de défis aux maîtres d'armes les plus célèbres. Il portait sa longue épée dans le dos, une lame droite polie par un célèbre forgeron de Bizen il y avait de cela presque trois siècles, et qu'il appelait sa « perche à sécher », par analogie aux longues tiges de bambou sur lesquelles on faisait sécher le linge. La technique qu'il avait mise au point, et qu'il avait appelée Gan-ryu, était redoutable. On le disait notamment infaillible dans la technique dite du « tonneau de l'hirondelle » (Tsubame-gaeshi) qui lui permettait de trancher d'un seul coup vif et précis de son sabre long l'oiseau au vol. Cet « art de tuer les hirondelles » au vol supposait une précision remarquable dans le geste : une sorte d'aller-retour très vif de la lame. On disait aussi que Sasaki s'entraînait chaque jour à regarder l'oiseau exécuter de gracieux tonneaux au ras du sol et à saisir l'instant précis où, lorsqu'il inversait son tonneau, il descendait à une vitesse d'évolution presque nulle, un point d'inflexion dans sa trajectoire qui lui permettait alors très sûrement de couper l'hirondelle en deux comme si elle avait été parfaitement immobile. Lorsque le jeune prodige entra dans la province de Buzen, dans l'île de Kyushu, le Daimyo(*) Hosokawa Mitsunari Tadaoki le prit à son service. Sasaki Kojiro draina aussitôt de nombreux disciples. Peu de temps



➤ après, redescendant du nord, Musashi arriva dans la ville de Kokura pour rendre une visite de courtoisie à un ancien disciple de son père. Dès qu'il fut mis au courant de la présence de Sasaki, il fit transmettre à ce dernier son désir de se mesurer à lui. La rencontre fut aussitôt fixée sur une île de sable nommée Mukaijima (ou Funajima), dans le détroit de Kanmon, à environ deux mille et demi de Kokura, à l'heure du dragon. Elle est un modèle de stratégie et de maîtrise, le sommet de l'art de Miyamoto Musashi.

LA PARFAITE MAÎTRISE DE L'ART

Elle peut se reconstituer ainsi : Torazaemon, l'aubergiste, se décida enfin, le front moite d'émotion. C'est que le soleil était déjà haut dans le ciel et la rencontre avait été en principe fixée à huit heures du matin.

- *Seigneur, il est déjà tard... il serait temps d'embarquer*, osa-t-il, en se penchant davantage au-dessus de l'homme endormi.

Musashi bailla et s'étira paresseusement. C'était un jour comme un autre, et la mort saurait attendre. La sienne peut-être ? Pensée ridicule, qui l'effleura à peine. Ce Sasaki Kojiro ne ferait pas plus le poids que tous ces autres qui avaient eu le malheur de croiser un jour sa route et qui n'allèrent jamais plus loin. Tout de même... Ce Kojiro, disciple de Toda Seigen dont il tenait l'art du sabre court, était un peu de sa trempe : n'avait-il pas quitté son maître pour découvrir et approfondir seul l'art du sabre long avec lequel il avait fini par développer sa fameuse technique du « tonneau de l'hirondelle », mortelle pour tous ses adversaires ? On lui avait rapporté que l'on pouvait suivre Kojiro à la trace, rien qu'en repérant les restes d'hirondelles proprement sabrées en vol par sa lame redoutable, capable d'anticiper à coup sûr la trajectoire de l'oiseau. C'était cette marque de parfaite maîtrise de l'art du sabre qui lui avait valu le poste envié d'instructeur officiel du clan Hosokawa. Certes non, ce Sasaki Kojiro, qui n'avait lui non plus jamais connu la défaite, ne serait pas n'importe quel adversaire. Mais c'était leur Karma à tous deux : il était inévitable que les deux hommes finissent par se rencontrer.

Musashi fit posément sa toilette, pris son petit déjeuner, puis se prépara. Il connaissait tout du lieu où devait se dérouler le combat, une mince langue de sable, qu'il avait longuement étudiée le jour précédent. Une vieille habitude... Il savait que son adversaire l'y attendait déjà avec impatience ; et il eut un sourire froid en se rappelant que le fait de décider lui-même de l'heure de la confrontation, et ce au tout dernier moment, lui avait déjà valu bien des victoires rapides et spectaculaires. Cela ne suffirait sans doute pas tout à fait aujourd'hui, mais Musashi était fort d'une autre certitude : quand il s'agit de vaincre, tout est bon pour la victoire. Et aussi qu'il n'y a qu'une seule manière de tuer. Il remonta les larges manches de son Kimono sur les épaules, afin de bien dégager les bras, les maintint en les nouant selon l'usage avec une cordelette passée sous les aisselles, puis accrocha une serviette à sa ceinture. Il se dirigea ensuite d'un pas léger vers la barque chargée de l'amener sur l'île. Ramassant au passage une longue rame de bois,



L'épisode revu par l'imagerie populaire.

de celles dont étaient pourvues les nombreuses embarcations de pêcheurs tirées sur le sable du rivage, il sauta prestement dans l'esquif. Ce fut à peine si le petit bateau oscilla sous le choc. Il laissa faire le batelier, et n'eut plus d'yeux que pour la vieille rame en chêne rouge qu'il entreprit de tailler grossièrement à son extrémité. Dans sa tête, le plan de bataille prenait forme...

UNE HABILE MANŒUVRE

En arrivant sur l'île, il vit bouger les spectateurs venus assister malgré l'interdiction officielle à ce qui s'annonçait comme un spectacle unique. Et aussi la ligne immobile des officiels chargés de veiller au bon déroulement de la rencontre. Il ordonna au passeur d'aborder le rivage tout au bout de l'île, à un endroit au sol pourtant inégal et couvert de buissons et d'épineux. C'était aussi venir par l'est, et Musashi savait qu'il se présenterait avec le soleil dans le dos. Kojiro, trop furieux à cause de son retard, et trop occupé à arpenter impatiemment le rivage, un Haori* écarlate jeté sur son Kimono et son imposant sabre sur l'épaule, ne vit rien de la manœuvre. Avant que l'esquif ne touchât le rivage, Musashi sauta dans l'eau peu profonde, sa rame à la main (**). A sa vue, son adversaire s'avança vers lui, venant jusqu'au bord de la vase, car la marée était basse :

- *Tu es en retard, Musashi! Ma parole, mais tu as peur...*

Musashi ignore le regard mi goguenard, mi furieux, et resta silencieux, comme s'il n'avait rien entendu. Déjà Kojiro tirait lentement la longue lame de son fourreau, puis jetait négligemment celui-ci à la mer. C'est à cet instant que Musashi sut qu'il allait gagner! Son adversaire était déjà un homme mort, « tonneau de l'hirondelle » ou pas! La maîtrise de la distance était plus importante que celle de la vitesse... Il s'arrêta aussitôt, les pieds encore dans l'eau, et interpella Kojiro pour la première fois.

- *Tu as perdu Kojiro. Comment un vainqueur pourrait-il jeter le fourreau de son sabre? Tu es donc si sûr qu'il ne te servira plus...*

Décontenancé par le trait inattendu, bouillant de rage, Kojiro brandit son arme. Peut-être comprit-il alors le sens de la manoeuvre de Musashi, mais il était de toute façon déjà trop tard: son adversaire avait enfin pris pied sur le rivage, bien en garde derrière sa rame qui avait quelques vingt centimètres de plus que son fameux sabre...

LE SOLEIL DERRIERE TOI

Ainsi donc, contre toute règle, Musashi ne se battrait pas avec une vraie lame... En gardant sa propre lame dans son étui, Sasaki Kojiro, qui venait de le comprendre, aurait eu de meilleures chances de couvrir la distance, alors que maintenant... Il ne vit pas le sourire vainqueur de Musashi qui avait noué son Hachimaki autour de son front, noeud sur l'avant, pour retenir ses cheveux fous grossièrement ramenés en toupet sur le haut du crâne. Car il y avait aussi le soleil qui commençait à lui brûler la rétine... Musashi aussi s'en souvint par la suite, lorsqu'il consigna dans son « Gorin-no-sho »: « *Dans le combat, cherche à placer le soleil derrière toi ou à ta droite.* » Le ballet mortel avait commencé. Le temps n'existait plus, ni l'espace. Rien. L'autre était tout. Tout pouvait se jouer sur un clignement de paupière, un son inattendu, un peu de sable qui croule sous le pied...

Kojiro bondit en avant. Sa lame fendit l'air pur du matin dans un bref miroitement et sembla fendre le crâne de Musashi en deux. Mais celui-ci eut un mouvement bref, et l'on vit ses cheveux retomber en désordre sur ses épaules: la pointe de la lame adverse venait de lui couper net son serre-tête. Esquive parfaite... Mais, emporté par son élan et la certitude de la victoire, Kojiro ne contrôlait plus

la course de son sabre dont la pointe érafla le sol. Briser le rythme de l'adversaire...

« *Toute chose possède son rythme. Vaincre revient à percevoir le rythme de l'adversaire tout en travaillant soi-même sur des rythmes qui vont le dérouter.* » Musashi bougea lentement, cherchant un angle, puis il bondit à son tour, dans un grand cri, abattant avec force et d'une seule main sa longue rame sur la tête de Sasaki, qui plia les genoux. Celui-ci projeta dans un réflexe son sabre à l'horizontale... « tonneau de l'hirondelle »... Le Katana trancha le bas du Kimono de Musashi, à hauteur des genoux, mais ne put couper davantage. Musashi venait d'esquiver en bondissant vers le haut, répondant par la technique du « vol du démon », autrefois enseignée par Tsukahara Bokuden. Déjà son second coup de rame balayait son adversaire à hauteur de poitrine, lui brisant les os et lui écrasant les poumons. Sasaki acheva de s'effondrer, le sang giclant du nez et de la bouche. Son sabre, qui avait pris tant de vies, finit sa course en se plantant un peu plus loin dans le sable humide où détalait quelques crabes. Il avait 18 ans.

Miyamoto Musashi s'agenouilla à côté du cadavre et mit sa main devant le visage en sang. Kojiro ne respirait plus. Musashi se releva et remonta aussitôt dans l'embarcation dont il prit lui-même les rames pour s'éloigner au plus vite de Mukaijima. « *La rapidité dans la tactique n'est certes pas la véritable Voie. Elle apparaît presque lente la technique de celui qui est devenu habile dans son art* », se souviendra-t-il pour son « Gorin-ni-sho ».

PLUS RIEN A PROUVER

Il avait vaincu une fois de plus. C'était assez. Il n'avait plus rien à prouver, ni aux autres, ni, surtout, à lui-même. Miyamoto Musashi avait alors vingt-neuf ans, et il est dit qu'il ne se battit plus jamais en duel pendant les trente trois ans qui lui restaient à vivre. On dit aussi que ce génie de l'art du sabre avait enfin rencontré dans ce dernier duel un adversaire à sa taille, qu'il tua, mais qu'il regretta beaucoup. Il y a tant de versions de cet ultime combat... Mais il est parfois moins intéressant de s'acharner à établir des faits que d'explorer le renouvellement perpétuel de la légende. Aujourd'hui l'île où succomba Sasaki s'appelle Ganryujima.

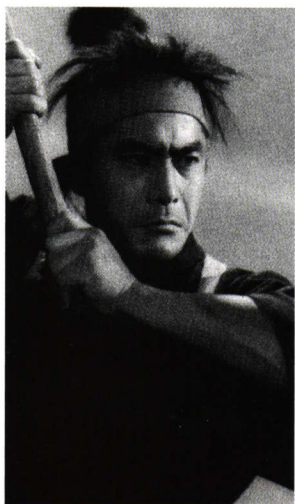
■
(à suivre)

(*) Pour tous développements historiques, techniques ou biographiques, on se reportera à l'ouvrage de Gabrielle et Roland Habersetzer, « L'Encyclopédie des arts martiaux », Editions Amphora, 2004.

(**) D'après les multiples versions de cette rencontre très célèbre, Miyamoto Musashi serait parti au combat avec la rame qu'il venait de tailler, ou avec un simple bâton, ou encore avec un Boken... Mais pas avec son Katana, et encore moins avec deux sabres.

« *Toute chose possède son rythme. Vaincre revient à percevoir le rythme de l'adversaire tout en travaillant soi-même sur des rythmes qui vont le dérouter.* »

La quête de Miyamoto Musashi (1584-1645) (3/3)



Il y eut, pour celui qui fut probablement le plus célèbre escrimeur de toute l'histoire du Japon, sa vie avant le duel de Mukojima, et celle qui le suivit... Voici la fin du tryptique consacré à la vie incroyable de l'un des plus grands héros du Moyen Âge japonais, auteur du « Gorin-no-Sho » (« Ecrits sur les cinq roues », ou « Traité des cinq anneaux »). Elle est racontée par ROLAND HABERSETZER, Hanshi en Karatedo traditionnel mais aussi Soke depuis 2006 de son propre style de Budo, le « Tengu-no-michi » qu'il enseigne au Centre de Recherche Budo (Budo Kenkyukai-Tengu Gakuin. <http://www.tengu.fr>), et connu pour une oeuvre éditoriale exceptionnelle et incontournable : sa ligne de manuels d'arts martiaux, alliant depuis toujours la technique et le culturel, continue à faire référence bien au-delà des frontières françaises. Il retrouve ici sa plume d'historien et de conteur (ses « Histoires de Samuraï », parues dans les numéros précédents de « Dragon », seront très prochainement éditées par « Budo Editions »).

LE FILS DE MUSASHI

Deux ans après le duel sur Mukojima se déroulait le siège du château d'Osaka, suite à une dernière tentative de reprise du pouvoir par Hideyori, le fils de Toyotomi Hideyoshi. Après douze mois de siège la mort de Hideyori entraîna la disparition de la famille des Toyotomi et le succès définitif de celle des Tokugawa(*), dans laquelle se succéderont les Shogun jusqu'en 1868. Il semble que, quoiqu'aucun texte ne soit formel sur ce fait, Miyamoto Musashi se soit rallié aux troupes assiégées des Toyotomi, fidèle en fait au choix qu'il avait déjà fait lors de la bataille de Sekigahara où il faillit laisser la vie. Le château d'Osaka tomba lorsque Miyamoto Musashi eut trente et un ans. A partir de là, et pendant une vingtaine d'années, on ne sait plus grand chose de sa vie. Sauf qu'autour de ses trente six ans, il fut préoccupé de ne pas avoir de fils, sa vie de pérégrinations lui ayant interdit de songer à fonder une famille. Il s'occupa d'abord de Mikinosuke, un jeune garçon qui s'avéra brillant et auquel il enseigna son art. Les deux hommes devinrent très proches. Mikinosuke passa, avec l'accord de Musashi, au service de Honda Tatatoki mais, lorsque ce dernier décéda brutalement en 1626, il choisit de le suivre par suicide rituel (Junshi). Musashi rencontra alors un garçon d'une douzaine d'années. C'était dans la province de Dewa. Il y croisa en effet un jour sur un sentier un garçon transportant des anguilles dans un seau de bois, et le pria de lui en offrir quelques unes. L'enfant, qui s'appelait Iori, lui laissa le seau entier et s'en alla. Le lendemain, à la tombée de la nuit, Musashi se mit à la recherche d'un gîte. Attiré

Miyamoto Musashi, lors de son affrontement avec Sasaki Kojiro (tel qu'il fut représenté dans l'un des nombreux films consacrés à sa vie par le cinéma japonais, ici sous les traits de l'acteur Toshiro Mifune).

Combat au sabre : scène de la vie des frères Soga, peinture du XIX^e siècle (Musée Oriental de Venise)

par une petite lueur dans la montagne, il découvrit une petite hutte. Il frappa à la porte pour demander l'hospitalité. Quelle ne fut pas sa surprise en se trouvant nez à nez avec l'enfant qui lui avait offert ses loches la veille. Iori aussi le reconnut aussitôt, le fit entrer, lui offrit du thé et un reste de millet. Lorsque Musashi lui dit son étonnement de le voir seul, Iori lui apprit qu'il était orphelin, puis le laissa en lui souhaitant bonne nuit.

Mais Musashi ne trouva pas le sommeil. La nuit était froide et l'humidité pesait sur ses vêtements. Il se redressa soudain dans le noir, intrigué par un bruit métallique persistant,



par
Roland
Habersetzer



Une peinture
de Miyamoto
Musashi à la
fin de sa vie.

venant d'à côté. Il se leva, pour découvrir Iori affûtant consciencieusement la lame d'un sabre... A cette heure de la nuit? Iori lui expliqua alors le plus naturellement du monde que son père venait de mourir la veille et que le cadavre était trop lourd pour lui; qu'en conséquence, il se proposait de le couper en deux pour pouvoir le transporter et l'enterrer dignement. Touché par la pitié filiale et la détermination du garçon, Musashi porta le corps du défunt jusqu'à la montagne où il l'enterra à côté de la mère de Iori. Musashi adopta alors Iori et fit de lui un Samuraï, qu'il fit par la suite engager par Ogasawara Tadazane, le seigneur de Kokura. Iori portait alors le nom de Miyamoto. Musashi, qui se fixa également pendant six ans à Kokura, avait cinquante et un ans. Deux ans plus tard, en 1637, les chrétiens qui vivaient opprimés dans la péninsule de Shimabara, sur l'île de Kyushu, se révoltèrent et les Tokugawa décidèrent de noyer la révolte dans le sang(**). Musashi et son fils adoptif accompagnèrent le Daimyo de Kokura dans la campagne de répression qui lui fut ordonnée. C'est ainsi que, lors du siège du château de Hara au printemps 1638, Miyamoto Musashi fut nommé membre de l'état-major du Shogun pour le clan Kokura, et placé en retrait par égard pour son âge. Iori fut quant à lui chargé du commandement d'un corps de réserve par Ogasawara. Il est dit que Iori finit par combattre en première ligne, le jour de l'assaut final du château le 14 avril, et qu'il fut distingué par son courage. Par contre Musashi n'eut probablement pas à rejoindre les troupes d'assaut. Miyamoto Iori mourut en 1678, et les liens de sang qui l'unissaient à Musashi se transmittirent sur six générations.

L'ÉCOLE DES DEUX SABRES

Entre l'épisode du duel de Mukaijima et celui de la campagne de Shimabara, Miyamoto Musashi était devenu un autre homme. Refusant toujours de se fixer pour fonder une école, conservant la tête froide après tant de succès, il s'obstina à s'enfoncer plus encore dans l'étude de la Voie, celle du guerrier, qu'il fut en premier, mais aussi celle d'un « homme accompli », qu'il rêvait d'être. Sa grande errance, celle de celui qui se disait en quête de l'efficacité absolue, et qui était celle de tous les Samuraï purs et durs du pays à un moment ou un autre de leur existence, il la mena d'un bout à l'autre de sa vie comme un Ronin, un « homme de la vague », sans maître. Il expérimenta largement, avant que de la décrire peu avant sa mort, cette « voie où l'on va seul ». Sa rencontre avec le moine Zen Takuan (1573-1645), qui l'incita à chercher ➤



Les peintures suivantes sont de Miyamoto Musashi, qui avait prit le nom de plume de « Niten ».

la vérité au plus profond de lui-même, ne fut pas étrangère à cette profonde transformation intérieure et à l'inflexion de sa vie. A partir du début des années 1630 Musashi vécut en effet comme une seconde vie. Il se consacra désormais entièrement à l'étude de la Voie du sabre et connut sans doute cet éveil intérieur (Satori) tant recherché par les adeptes du bouddhisme Zen, celui qui brise « les portes de la perception » ordinaire et ouvre « le chemin de la vraie vie ». Ses rencontres avec le bouddhisme, l'art du thé, la poésie, la peinture à l'encre de Chine, avaient modifié sa sensibilité. C'était comme si son combat avec Sasaki Kojiro lui avait fait suer définitivement sa brutale et inutile violence : depuis, lors des défis suivants, il évitait de tuer, témoignant même de compassion envers ceux qu'il avait dû blesser. Il avançait ainsi à grands pas vers ce qui constituait l'idéal depuis le début de l'ère de paix imposée par les Tokugawa, fusionnant les arts de la paix et les arts de la guerre en une même et noble voie (Bunbunomichi).

UNE SYNTHÈSE ORIGINALE

Sur le plan de la technique du sabre, il est évident qu'il fit tout naturellement sa propre synthèse. On crédite Miyamoto Musashi de la création du style de Ken-jutsu Emmei-ryu (on trouve également le nom de Hi-no-shita Kaizan Shinmei Miyamoto Musashi Masana-ryu, une technique qui fut transmise par Terao Kyumanosuke), qui prit plus tard le nom de Nito-ryu, ou Hyoho Niten Ichi-ryu (École des deux sabres : une main tenant le sabre long et l'autre le sabre court, en un double rempart infranchissable), puis celui de Niten-ryu (École des deux Ciel). « Niten » était aussi un nom de plume parfois utilisé par le peintre et calligraphe qu'il était devenu dans la dernière partie de sa vie (***). Si l'école a disparu avec Musashi (le Hyoho Niten Ichi-ryu prétend cependant aujourd'hui transmettre la technique de Musashi), il existe cependant encore des Kata à deux sabres transmis par le Ken-jutsu au cours des siècles suivants. En fait, le style de Musashi fut bien plus qu'une déclinaison technique. Non seulement ses techniques d'homme de terrain lui avaient permis de formuler des principes universels du combat, que celui-ci soit singulier ou qu'il s'agisse du heurt de deux armées, mais il les engloba dans une philosophie applicable à tous les domaines d'une vie entière.

Quantité d'« histoires de Dojo » ramènent au Kensei Miyamoto Musashi. Domaine de la légende pure, peut-être, mais histoires combien exaltantes, au-delà de leur naïveté parfois, pour les pratiquants d'arts martiaux d'autrefois et d'aujourd'hui. Ceux qui étudient le sabre comme tous les autres, car l'enseignement de Musashi s'adresse à tous. Voici deux de ces histoires, particulièrement significatives du haut niveau d'efficacité atteint par l'homme parvenu au bout de la Voie. Il

Tout faire pour éviter le combat, afin d'épargner la vie : tel est l'apanage des vrais guerriers.

s'en dégage, en plus, une grande vertu morale, qui est l'apanage des vrais guerriers : tout faire pour éviter le combat, afin d'épargner la vie (Mu-to)...

EPARGNER LA VIE

Un homme soupait calmement dans une petite auberge, indifférent à quatre mouches qui le harcelaient sans arrêt. Entrèrent trois guerriers à la mine patibulaire, qui portèrent un regard lourd d'envie aux deux splendides sabres que l'homme portait à la ceinture. Car de telles armes valaient une petite fortune. Une satisfaction intense se peignit sur leurs traits car, dans ce coin perdu, cet homme seul ne ferait pas le poids contre eux trois. S'asseyant donc à une table voisine, ils se mirent aussitôt à faire des commentaires forts désobligeants, à haute voix, sur ce guerrier solitaire dont la pauvre mise facilitait tous les quolibets. Ils espéraient ainsi le provoquer en duel. Comme l'homme ne réagit toujours pas, ils s'enhardirent, de plus en plus caustiques dans leurs propos. Alors l'homme leva lentement les baguettes avec lesquelles ils venaient de manger son riz et, en quatre gestes vifs et précis, attrapa sans effort les quatre mouches qui n'avaient cessé de tourner autour de lui. Puis il reposa délicatement ses instruments... Il n'avait pas accordé un seul regard aux hommes qui tentaient de l'importuner. Dans le silence qui suivit, ces

derniers s'éclipsèrent en toute hâte sans demander leur reste, affolés à la pensée qu'ils pourraient avoir à affronter la lame d'un homme qui venait de leur donner une si brillante preuve de maîtrise. Ils n'apprirent que bien plus tard que cet inconnu, qui les avait si adroitement épargnés, s'appelait Miyamoto Musashi, de passage dans cette auberge...

Une autre histoire conte combien celui-ci avait fini par avoir horreur de combattre sans absolue nécessité. Alors que Musashi logeait pour quelques jours chez un ami pour prendre un peu de repos, un inconnu du nom de Aoki se présenta et demanda à être enseigné par celui qui ne pouvait plus cacher sa réputation. Musashi scruta l'homme et lui demanda s'il avait l'habitude de combattre avec le Boken qu'il portait avec son nécessaire de voyage. Aoki avoua sans arrière-pensée que le sabre de bois était en effet son arme favorite pour les duels qu'il provoquait au cours de ses déplacements à travers le pays. Musashi se leva alors subitement et appela un des fils de son ami. Il prit ensuite un grain de riz et le posa délicatement sur la houppe de l'enfant puis, dégaina et prit la distance. Elevant le sabre au-dessus de la tête, il frappa soudain puis rengaina. Aoki, muet, regardait sans comprendre. Musashi marcha alors vers l'enfant et prit ce qui restait du grain de riz, fendu net, sans qu'un seul des cheveux du gamin n'ait été touché.



A l'automne 1643, sentant son corps faiblir, il décida de se retirer du monde et s'isola dans la montagne Haruyama, pour mieux méditer dans une grotte.

➤ - *Bien que mon habileté puisse me permettre beaucoup de choses, dit-il alors en vissant son regard dans celui d'Aoki, je ne combat jamais imprudemment ni inutilement. Ceci est ma première leçon.*

D'autres anecdotes, telle celle de la rencontre de Miyamoto Musashi avec Tsukahara Bokuden lui-même, autre génie du Ken-jutsu, sont évidemment complètement inventées, simple question de chronologie facile à vérifier. Certaines sont d'ailleurs particulièrement tenaces, comme celle qui prétend que Musashi n'a tué Sasaki Kojiro que parce que celui-ci était l'assassin de son père. Vendetta impossible, puisque Mounisai disparut autour de 1590 et que Kojiro avait dix-huit ans au moment de sa mort à Mukaijima en 1612...

GORIN-NO-SHO

Au début de l'année 1640, alors qu'il avait cinquante-sept ans, Musashi se rendit dans la province de Higo, à l'invitation du seigneur de Kumamoto, Hosokawa Tadatoshi, qui lui offrait le poste de maître d'armes. Non sans l'avoir testé au préalable. L'occasion de le faire était l'arrivée au château de Ujii Hikoshiro, expert de l'école de sabre Yagyu, dont Hosokawa était un fervent admirateur et pratiquant. Le combat fut courtois, mais Ujii ne fut pas de taille. Ni Tadatoshi qui s'y essaya lui-même, ni d'ailleurs le grand Shioda Hama-nosuke, maître du Bo de six pieds, qui entraînait pourtant les Samuraï du Daimyo de Kumamoto. Ce dernier conçut donc un énorme respect pour son nouvel hôte, et les deux hommes s'entendirent très bien. Tadatoshi fut pour Musashi un mécène et un ami. Deux ans plus tard, Musashi avait rédigé ses « Trente cinq leçons sur la stratégie » (Heiho Sanjugokajo), qui lui avaient été commandées par son hôte, et lui dédia l'opuscule. Cette première mouture de la synthèse de ses expériences fut la base de son futur traité « Traité des Cinq Roues ». Miyamoto mit ce séjour à profit pour pratiquer calligraphie et peinture, des arts où il excellait également; il laissa en effet de véritables chefs-d'oeuvres monochromes à l'encre de Chine (Suibokuga), montrant des oiseaux, des hérons, des dragons, des cormorans, Daruma... Il y maîtrise un trait tout à fait dans la ligne de celui des peintres zen. Il signa ses oeuvres du nom de plume « Niten ». On lui attribue également des poèmes, des chants, mais de cela, par contre, rien n'est parvenu jusqu'à nous. On dit même que le Shogun Tokugawa Iemitsu lui aurait commandé de peindre un lever de soleil pour son château d'Edo...

Mais son protecteur mourut subitement en mars 1641 des suites d'une maladie, à l'âge de cinquante cinq ans. Miyamoto Musashi en fut très affecté. Il devint soudain très sombre,

et accusa son âge. A l'automne 1643, sentant son corps faiblir, il décida de se retirer du monde, et s'isola dans la montagne Haruyama, pour mieux méditer dans la grotte Reigendo, située au-dessus du temple Ungan-ji, sur le mont Iwato, une colline escarpée au pied du Mont Kinpo à l'ouest de Kumamoto. C'est là qu'il rédigea, quelques semaines avant sa mort, sous forme de testament, le texte « Traité des Cinq Roues » (Gorin-no-sho), qui est devenu un classique de la littérature concernant les arts martiaux. En cinq chapitres intitulés « Terre, Eau, Feu, Vent, Vide », il y condensa l'essence de la Voie de Budo, qui est aussi celle de toutes les formes de stratégie. Au soir de sa vie, Musashi articula sa réflexion autour des cinq éléments représentant la nature entière et suggéra de progresser à l'aide de ces « cinq roues » que sont les cinq chapitres de son livre, du premier au dernier niveau de compréhension et d'expérimentation de la Voie. Le « Gorin-no-sho » est de nos jours encore un traité fondamental non seulement pour ceux qui cheminent sur la voie des arts martiaux, mais le texte est également repris comme réflexion stratégique applicable au cadre commercial par quantité d'hommes d'affaires au Japon et ailleurs, au même titre que « L'art de la guerre » du stratège chinois Sun-tzu... En voici les premières lignes:

« Je vais expliquer maintenant pour la première fois par écrit la voie de ma stratégie, dont j'ai poursuivi l'élaboration durant de nombreuses années. Nous sommes au début du dixième mois de la vingtième année de Kanei (1643). Je me suis rendu au mont Iwato, dans la province Higo en Kyushu, y ai salué le ciel, prié Kannon, et me suis agenouillé face aux Bouddhas [...]. Je me suis intéressé aux voies de la tactique dès mon jeune âge et j'ai eu mon premier duel à l'âge de treize ans [...]. Il ne me souvient pas d'un seul de la soixantaine de combats que j'ai eu à livrer, dont je ne sois sorti vainqueur [...]. Tout cela se passa alors que j'avais entre treize et vingt-neuf ans environ. Mais passé le cap des trente ans, j'ai réfléchi sur mon passé. Mes victoires ne provenaient pas de la supériorité de ma tactique. Peut-être étaient-elles le fait d'un don naturel, ou d'un ordre du ciel, ou parce que mes adversaires manquaient de tactique. Alors j'ai décidé d'approfondir la Voie et j'ai recherché matin et soir la raison de ces

(« Pie-grièche sur branche sèche »)



Le « Gorin-no-sho » est de nos jours encore un traité fondamental de stratégie.

(*) Pour tous développements historiques, techniques ou biographiques, on se reportera à l'ouvrage de Gabrielle et Roland Habersetzer, « L'Encyclopédie des arts martiaux », Editions Amphora, 2004.

(**) Shimabara-mon: voir « Amakusa Shiro, fils de Dieu », paru dans « Dragon » N° 13 et 14.

(***) Le Niten-ki est un recueil d'anecdotes concernant Miyamoto Musashi publié en 1755.

(****) Le célèbre roman en deux volumes de Eiji Yoshikawa (1892-1962), « La pierre et le sabre », et « La parfaite lumière » (une nouvelle édition réunissant les deux volumes est parue à l'automne 2007 en grand format chez « J'ai lu ») fut à plusieurs reprises adapté au cinéma.

Ainsi Hiroshi Inagaki en a réalisé quatre entre 1940 et 1967, notamment celle de 1951 avec l'acteur Toshiro Mifune, en trois parties : « La légende de Musashi », « Duel à Ichijoji » et « La Voie de la lumière » avec en apothéose le combat final contre Sasaki Kojiro. En fait, les œuvres cinématographiques consacrées à la vie de Musashi sont innombrables depuis 1908 !



victoires. Parvenu à la cinquantaine, l'unification de la voie de la tactique s'est enfin faite d'elle-même en moi. Depuis ce moment, le temps a passé et je n'ai plus aucune Voie à rechercher [...]. J'ai appliqué les principes de la tactique à de nombreux arts. Aussi n'ai-je de maître dans aucun domaine. En écrivant ce livre aujourd'hui je n'ai pas suivi la loi du Bouddhisme ni l'enseignement du Confucianisme, ni aucun récit militaire ancien [...] J'ai voulu exprimer le véritable esprit de notre école en y faisant se refléter la Voie du Ciel et de Kannon. J'ai saisi mon pinceau à l'heure du tigre, à l'aube du dixième jour du dixième mois, et j'ai commencé à écrire ».

MIS EN TERRE AVEC SON ARMURE

Au début de 1645 Miyamoto Musashi sent une énorme douleur dans la poitrine, qui le diminue rapidement. Il sait que, cette fois, il n'échappera pas à la mort. Mais on finit par aller le chercher dans sa grotte, dans la montagne. On en descend en portant sur le dos un corps squelettique jusqu'au vieux château de Chiba. Ce fut le dernier acte. Musashi écrit alors, encore, en vingt et une maximes courtes, « La Voie à suivre seul » (Dokukodo). C'était le 12 mai. Sentant sa fin proche, il offrit à Nagaoka Yoriyuki, un de ses disciples favoris, celui qui l'avait recherché de la grotte Reigan, sa selle et ses armes. Puis il légua son « Gorin-no-sho » à son élève et disciple le plus ancien Terao Katsunobu, et les « Trente cinq articles sur les arts martiaux » au frère de ce dernier, Terao Kumanosuke Nobuyuki, qu'il considérait comme le plus accompli de ses élèves. Il était prêt. La mort vint le prendre le 19 mai. Il s'endormit paisiblement dans la montagne couverte de mandariniers, au milieu de ces rochers tourmentés et majestueux où il avait clarifié ses dernières réflexions. Il avait soixante-deux ans.

Selon sa volonté il fut enterré revêtu de son armure et la cérémonie funèbre fut célébrée par le prêtre Shuzan, du temple Taisho-ji. On rapporta que lorsque ce dernier en eut terminé un grand coup de tonnerre ébranla la montagne après qu'un éclair terrifiant ait déchiré le ciel. La tombe de Musashi se trouve dans le village de Tenagayuge, dans la province d'Amata, à environ six kilomètres au nord-est de la ville de Kumamoto. Elle reste aujourd'hui encore un lieu de pèlerinage pour tous ceux qui ont entendu parler un jour, à un titre ou à un autre, de celui qui, d'entre tous les « Saints du sabre » que le Japon a connu, a sans doute été le plus grand (****). Son habileté exceptionnelle, considérée comme diabolique par ses ennemis, transis d'effroi à la seule évocation de son nom, son audace et son sang froid quasi inhumain face à la mort, en avaient d'abord fait un incroyable coq de combat pour qui manier le sabre a été longtemps un but en soi. Et puis, comme dans une autre et nouvelle vie, passé l'âge de trente ans, il utilisa ces dispositions pour une véritable quête du « soi », comme des moyens de parvenir à la sagesse, et de dominer les forces du mal. Avant d'arrêter de combattre et de se retirer du monde, entré dans la lumière de la Connaissance... Son nom bouddique posthume fut Genshin Niten. Takuan Soho, le prêtre Zen dont la route avait croisé celle de Musashi, mourut cette même année et Yagyū Munenori, l'autre grand maître du sabre, l'année suivante. ■